

## 15. Le temps des cerises

Le parrain de Marcel, l'aîné des Loupiots, possédait une villa dans un faubourg de la Sous-Préfecture où l'on pouvait se permettre d'avoir un jardin.

Devant chez lui, le séparant de la route, il y avait un verger de cerisiers qu'il avait fait clôturer, ajoutant ce panneau : " il est interdit de cueillir des cerises sous peine de conséquences sévères ".

Cet homme vivait là paisiblement, profitant, à la saison, des quelques paniers de cerises succulentes que lui abandonnaient les galopins du quartier qui venaient, en quête d'émotions, les lui chiper au risque de leur vie.

Il se pensait dédommagé de la désastreuse réputation que lui valait ce foutu panneau par l'observation des stratégies ingénieuses que les gamins élaboraient pour venir le piller à son nez et à sa barbe et de la terreur qu'il propageait comme une explosion nucléaire lorsqu'il paraissait sur le seuil en hurlant " Scrongneugneu ! ".

Et quel succès pour le courageux anonyme qui osait lui répondre " va chier, vieux con ! ".

Il arriva que cet homme mourût. Son filleul, Marcel, hérita la villa, qui était en bon état, et la réputation de son parrain, qui était déplorable. Comme il aimait qu'on l'aimât, il s'employa à restaurer cette dernière.

Il commença par arracher le foutu panneau et remplaça la clôture sévère par une jolie barrière blanche. Il était aisé de la franchir par un portillon qu'il se garda bien de jamais fermer. Jusqu'aux cerises, rien ne se passa : les gamins avaient leurs occupations ailleurs car c'était l'époque où l'on foudroyait leurs cités d'enfance en leur expliquant qu'ils devraient passer l'éponge sur tous les mauvais souvenirs qu'ils en avaient. En clair, la nostalgie n'était pas pour eux.

Lorsque la saison arriva, il apparut bientôt que les cerises n'auraient pas le temps de mûrir. Les gamins n'étaient plus des galopins mais des consommateurs concurrents qui préféraient choper une

chiasse de cerises vertes plutôt que de laisser mûrir les fruits, au risque de les voir consommées par d'autres.

Le portillon, laissé ouvert, devint vite trop étroit pour les cueilleurs qui venaient satisfaire leur droit. On s'habitua dès lors à passer par-dessus la clôture qui, en définitive, n'était plus qu'un symbole et bientôt un matin la trouva renversée et gisant sur l'herbe du verger.

Néanmoins, les cerises les moins accessibles mûrirent. Les gamins les plus délurés montèrent aux branches les plus hautes qui cassèrent sous leur poids. Sur les branches cassées qui pendaient lamentablement, les feuilles flétrirent, jaunirent et les élégants cerisiers devinrent ces tristes poteaux qu'on voit au zoo pour distraire les singes.

- C'est malin, comme ça vous n'aurez plus de cerises ! Et maintenant, vous allez tout remettre en ordre !

Ce qu'ils ne firent pas, évidemment, autant leur demander de remettre le foutu panneau dont l'arrachage avait marqué la fin de l'histoire du parrain et marqué le début de celle de Marcel.

Autour de la maison, séparant son jardin du verger, il y avait un muret surmonté d'une balustrade en bois. Moins qu'un mur de protection, c'était un mur de séparation qui indiquait où finissait le travail du jardinier et commençait celui de l'arboriculteur. Il n'avait d'autre chose à défendre que des pelouses, des massifs et des allées qui ne présentèrent qu'une source d'intérêt vite tarie, le temps de les conchier, pour les voyous.

Mais la tentation d'inventorier la maison leur faisait battre le cœur comme à des voleurs de cerises. Alors un soir ils passèrent à Le parrain de Marcel, l'aîné des Loupiots, possédait une villa dans un faubourg de la Sous-Préfecture où l'on pouvait se permettre d'avoir un jardin.

Devant chez lui, le séparant de la route, il y avait un verger de cerisiers qu'il avait fait clôturer, ajoutant ce panneau : " il est interdit de cueillir des cerises sous peine de conséquences sévères ".

Cet homme vivait là paisiblement, profitant, à la saison, des quelques paniers de cerises succulentes que lui abandonnaient les galopins du quartier qui venaient, en quête d'émotions, les lui chiper au risque de leur vie.

Il se pensait dédommagé de la désastreuse réputation que lui valait ce foutu panneau par l'observation des stratégies ingénieuses que les gamins élaboraient pour venir le piller à son nez et à sa barbe et de la terreur qu'il propageait comme une explosion nucléaire lorsqu'il paraissait sur le seuil en hurlant " Scrongneugneu ! ".

Et quel succès pour le courageux anonyme qui osait lui répondre :

– Va chier, vieux con !

Il arriva que cet homme mourût. Son filleul, Marcel, hérita la villa, qui était en bon état, et la réputation de son parrain, qui était déplorable. Comme il aimait qu'on l'aimât, il s'employa à restaurer cette dernière.

Il commença par arracher le foutu panneau et remplaça la clôture sévère par une jolie barrière blanche. Il était aisé de la franchir par un portillon qu'il se garda bien de jamais fermer. Jusqu'aux cerises, rien ne se passa : les gamins avaient leurs occupations ailleurs car c'était l'époque où l'on foudroyait leurs cités d'enfance en leur expliquant qu'ils devraient passer l'éponge sur tous les mauvais souvenirs qu'ils en avaient. En clair, la nostalgie n'était pas pour eux.

Lorsque la saison arriva, il apparut bientôt que les cerises n'auraient pas le temps de mûrir. Les gamins n'étaient plus des galopins mais des consommateurs concurrents qui préféraient choper une chiasse de cerises vertes plutôt que de laisser mûrir les fruits, au risque de les voir consommées par d'autres.

Le portillon, laissé ouvert, devint vite trop étroit pour les cueilleurs qui venaient satisfaire leur droit. On s'habitua dès lors à passer par-dessus la clôture qui, en définitive, n'était plus qu'un symbole et bientôt un matin la trouva renversée et gisant sur l'herbe du verger.

Néanmoins, les cerises les moins accessibles mûrirent. Les gamins les plus délurés montèrent aux branches les plus hautes qui cassèrent sous leur poids. Sur les branches cassées qui pendaient lamentablement, les feuilles flétrirent, jaunirent et les élégants cerisiers devinrent ces tristes poteaux qu'on voit au zoo pour distraire les singes.

– C'est malin, comme ça vous n'aurez plus de cerises ! Et maintenant, vous allez tout remettre en ordre !

Ce qu'ils ne firent pas, évidemment, autant leur demander de remettre le foutu panneau dont l'arrachage avait marqué la fin de l'histoire du parrain et marqué le début de celle de Marcel.

Autour de la maison, séparant son jardin du verger, il y avait un muret surmonté d'une balustrade en bois. Moins qu'un mur de protection, c'était un mur de séparation qui indiquait où finissait le travail du jardinier et commençait celui de l'arboriculteur. Il n'avait d'autre chose à défendre que des pelouses, des massifs et des allées qui ne présentèrent qu'une source d'intérêt vite tarie, le temps de les conchier, pour les voyous.

Mais la tentation d'inventorier la maison leur faisait battre le cœur comme à des voleurs de cerises. Alors un soir ils passèrent à l'action avec d'autant plus de jouissance que le problème paraissait ardu.

En effet, Marcel avait fini par surélever le mur qui l'entourait et le séparait du terrain vague qu'était devenu le verger. Il en avait hérissé la crête de morceaux de verre. Il avait barré ses portes et ses volets.

On disait, mais que ne dit-on pas, qu'il passait ses nuits sur un fauteuil, devant son coffre-fort, un deux-coups chargé sur les genoux. Le pied !

De son côté, Marcel se demandait comment les arrêter. Peut-être s'il leur ouvrait la porte et les laissait piller la maison deviendraient-ils enfin raisonnables ? C'est ce qu'il décida de faire en tentant une dernière sortie olympienne pour les impressionner depuis le seuil

de la villa.

En fait, dès qu'ils entendirent glisser les verrous, ils se précipitèrent sur la porte qu'ils finirent d'enfoncer pour le désarmer et il se retrouva par terre, sur le cul. Il n'avait pas de fusil, évidemment, ce n'était pas son genre mais les gamins jurèrent qu'il en avait un et je suis sûr qu'ils étaient de bonne foi.

Aussi, quand les gendarmes alertés par les voisins perturbés par le charivari, arrivèrent, ils recherchèrent l'arme en question, constatèrent qu'elle avait disparu, qu'il n'avait aucune autorisation pour en détenir une et le maintinrent en garde à vue en le traitant d'irresponsable puisque cette arme, par sa faute, errait maintenant dans la nature.

Marcel fut inculpé pour détention illégale d'arme à feu et menaces sans que personne n'ait jamais vu l'arme dont tous pourtant avaient ressenti la menace, ce qui aurait été somme toute normal devant le comportement des gamins.

Mais de toute façon, la preuve de la matérialité de l'arme était superflue : qui serait assez fou pour ouvrir sa porte à une bande d'énergumène sans une pétoire à portée de la main ?